



**University of
Zurich**^{UZH}

**Zurich Open Repository and
Archive**

University of Zurich
Main Library
Strickhofstrasse 39
CH-8057 Zurich
www.zora.uzh.ch

Year: 2012

Simone Weil et Paul Valéry: deux essais de penser la notion de valeur

Vogel, C

Posted at the Zurich Open Repository and Archive, University of Zurich

ZORA URL: <https://doi.org/10.5167/uzh-73668>

Journal Article

Originally published at:

Vogel, C (2012). Simone Weil et Paul Valéry: deux essais de penser la notion de valeur. *Cahiers Simone Weil*, 35(3):369-373.

Simone Weil et Paul Valéry : deux essais de penser la notion de valeur

par Christina Vogel

Concevoir et pratiquer la philosophie signifie pour Simone Weil réfléchir sur les valeurs. Cette conviction, elle l'énonce sur un ton ferme et laconique en position initiale de son essai « Quelques réflexions autour de la notion de valeur ¹ », écrit très probablement au début de l'année 1941 : « La notion de valeur est au centre de la philosophie ² ». Bien que ce texte soit resté inachevé, il atteste l'une des préoccupations centrales de Simone Weil, particulièrement présente dans les écrits qu'elle rédige à Marseille, entre septembre 1940 et mai 1942. Florence de Lussy a montré que les réflexions weiliennes sur la notion de valeur peuvent se lire comme une réaction aux propositions que Paul Valéry a développées dans son « Cours de poétique ³ ». En effet, plusieurs échos aux leçons données par Valéry au Collège de France se font entendre dans les *Cahiers* que Simone Weil tient à l'époque et qui visent, entre autres, à examiner la notion de valeur. Nous savons par ailleurs qu'à Marseille, Simone Weil a découvert la revue *Yggdrasill* où parurent les notes du « Cours de poétique » qu'un auditeur avait prises « depuis la leçon inaugurale du 10 décembre 1937 jusqu'à la seizième leçon (21 février 1938) ⁴ ».

S'il est indéniable que les idées de Paul Valéry ont joué un rôle important dans la genèse et l'élaboration de l'essai weilien, il nous semble tout aussi vrai que celui-ci ne se limite pas à répondre « point par point ⁵ » à celles-là. Les références bibliographiques et certaines ébauches, glissées parmi les notes préparatoires de Simone Weil, témoignent du fait que les réflexions sur la notion de valeur sont conduites dans le souci d'organiser et d'articuler ensemble les différents univers de discours qui font tous partie intégrante de sa pensée. Philosophie, science, politique, religion et art, ce sont autant de systèmes de sentir, de penser et d'agir qui se disputent l'attention weilienne. Tout en reconnaissant le grand mérite de l'analyse que Florence de Lussy a consacrée aux points de convergence et de divergence observables entre Simone Weil et Paul Valéry ⁶, nous nous proposons, dans la présente étude, de nous concentrer sur la façon dont l'une et l'autre ont tenté – chacun à sa manière – de penser la notion de valeur.

¹ Simone Weil, *Œuvres complètes*, IV, Écrits de Marseille, vol.1 (1940-1942), Paris, Gallimard, 2008, p. 53-61. Nous citons toujours d'après cette édition en utilisant le sigle *OC*, IV, 1.

² *OC*, IV, 1, p. 54.

³ Paul Valéry, *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1957, pp. 1340-1358.

⁴ Voir les indications informatives qui introduisent les « Quelques réflexions autour de la notion de valeur », *OC*, IV, 1, p. 53.

⁵ L'expression est employée par Florence de Lussy dans son édition des *Œuvres* de Simone Weil publiée chez Gallimard, coll. « Quarto », 1999, p. 120.

⁶ Florence de Lussy, « Paul Valéry et Simone Weil. Deux natures mystiques. Deux pensées antithétiques », in: Paul Gifford et Brian Stimpson (éds), *Paul Valéry. Musique, Mystique, Mathématique*, Presses Universitaires de Lille, 1993, pp. 243-266.

Quelle est la place, respectivement la fonction qu'ils ont attribuée, dans leurs œuvres, à cette notion? C'est à cette question directrice que nous voudrions apporter des éléments de réponse.

Prenant au sérieux l'avertissement critique de Simone Weil selon lequel « comparer les affirmations de différents auteurs, cela n'a aucun sens ; si on veut les comparer, il faut se placer au centre de pensée de chacun, et on se rendra compte alors si leurs œuvres procèdent ou non du même esprit ⁷ », nous chercherons en premier lieu à saisir ce qui fait la particularité et l'unité des multiples considérations sur la notion de valeur développées par Simone Weil et Paul Valéry. Avant de croiser, dans une conclusion succincte, les regards portés sur les deux œuvres, nous procédons donc par une analyse qui suppose la relative autonomie des textes choisis, à commencer celle des « Quelques réflexions autour de la notion de valeur » de Simone Weil. Qu'une telle démarche paraisse problématique dans le cas d'un manuscrit resté fragmentaire et incomplet, nous ne l'ignorons pas. Nous croyons cependant que malgré son inachèvement, le texte véhicule des réflexions susceptibles de s'inscrire dans une représentation qui, sans être définitive, ne manque pas de cohérence ⁸.

SIMONE WEIL : QUELQUES REFLEXIONS AUTOUR DE LA NOTION DE VALEUR

Dans les paragraphes un et deux, l'essai affirme non seulement que « La notion de valeur est au centre de la philosophie ⁹ », mais encore que les valeurs sont inhérentes à la vie. Or du moment qu'« à chaque instant notre vie s'oriente en fait selon quelque système de valeurs ¹⁰ », qu'un système de valeurs est immanent à la vie, on entrevoit la difficulté à laquelle la réflexion philosophique se heurtera nécessairement. Car du fait même de leur immanquable inhérence, de leur immanence vitale, les valeurs semblent se soustraire à toute tentative visant à les cerner, à les distinguer et saisir comme objet séparé. Elles « ne sont pas susceptibles d'être connues ¹¹ ». Dans la mesure où les valeurs sont intimement liées à chacune de nos vies, elles sont admises « inconditionnellement ¹² ». Dans la perspective que Simone Weil adopte, les valeurs ne sont pas assumées volontairement par un sujet ou, avant de l'être, avant d'être le résultat d'une *valorisation prédicative*, elles sont toujours déjà présentes, produites par des *valorisations thymiques* – pour employer un couple de termes que j'emprunte à la tradition de la sémiotique littéraire de Jacques Geninasca ¹³.

⁷ OC, IV, 1, p. 59.

⁸ Nous nous limitons à prendre en considération les idées que Simone Weil expose dans cet essai et ne prétendons pas étendre nos résultats à toute son œuvre.

⁹ *Ibid.*, p. 54.

¹⁰ *Ibid.*, p. 55.

¹¹ *Ibid.*, p. 55.

¹² *Ibid.*, p.54-55.

¹³ Voir Jacques Geninasca, *La Parole littéraire*, Paris, PUF, 1997, chap. II « Composantes thymiques et prédictives du croire ».

Pour ramener la multitude des valeurs à une notion définissable, il faut donc que la pensée philosophique, qui participe elle aussi de la vie et s'oriente par principe à un système de valeurs, prenne ses distances de cette vie et permette ainsi à la réflexion de s'exercer. Elle doit s'attacher à se détacher, doit s'arracher à toutes les valeurs dans le but de les réfléchir dans une vue d'ensemble et d'arriver ainsi à les inscrire dans une hiérarchie. Poussant sa réflexion, comme elle se le propose toujours, jusqu'à la dernière conséquence, jusqu'à ce seuil où le paradoxe jaillit et où les contraires se touchent, Simone Weil déclare que la philosophie « vise la vie à travers la mort ¹⁴ ».

Nous le constatons : les affirmations weiliennes sur la valeur sont paradoxales, voire contradictoires. Quoiqu'elle la définisse comme « un objet de réflexion ¹⁵ » et non comme « un objet d'expérience ¹⁶ », la valeur échappe à la connaissance. Dès lors, réfléchir sur la valeur en tant que notion est un exercice périlleux qui déchire celui ou celle qui s'y risque entre, d'un côté, *vouloir-connaître* et, de l'autre, *ne-pas-pouvoir-connaître*. Investie de valeurs modales inconciliables, la valeur est un objet qui paraît enfermer la démarche réflexive dans un « cercle vicieux ¹⁷ », dans des contradictions irréductibles. Mais au lieu d'être découragée par la découverte, suivant laquelle la notion de valeur ne se laisse pas définir de façon simple et univoque, Simone Weil convertit cette faiblesse en en atout. Elle voit dans la définition contradictoire de la notion de valeur la qualité qui distingue la véritable philosophie de ce qu'elle appelle péjorativement « une fausse apparence de philosophie ¹⁸ ».

Après avoir accordé une place centrale à la notion de valeur, Simone Weil lui attribue, dans le second mouvement de son argumentation, une fonction capitale dans l'univers de la philosophie. La notion de valeur et les réflexions qu'elle suscite ne révèlent rien moins que la nature essentielle de la philosophie au sens où elle entend la pratiquer. Dans les derniers paragraphes de son manuscrit – certes, inachevé – Simone Weil assure vigoureusement que la philosophie contient nécessairement des contradictions. Hostile aux essais qui tâchent de réduire, voire de supprimer les affirmations contradictoires de la pensée, elle considère celles-ci comme une marque indélébile de la philosophie. Autrement dit, elle fait de la présence de contradictions le critérium même de la pensée philosophique. Refusant les démarches soucieuses de construire à tout prix des systèmes fermés et cohérents, elle fait l'éloge des apparentes incohérences, jugées indispensables à une quête qui s'ouvre sur la vérité.

Mais dire que les contradictions sont incontournables et révélatrices de la spécificité de la pensée philosophique n'implique pas pour autant l'arrêt sur celles-ci ni l'abandon de tout ordre comme objectif de la philosophie. Au contraire : Simone Weil assigne à la pensée détachée la

¹⁴ *OC*, IV, 1, p. 58.

¹⁵ *Ibid.*, p. 54.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*, p. 56.

¹⁸ *Ibid.*, p. 59.

tâche d'établir « une hiérarchie vraie entre les valeurs ¹⁹ ». Le détachement, posé comme *conditio sine qua non* de la réflexion sur l'ensemble des divers systèmes de valeurs, ne devrait pas aboutir, selon elle, à une rupture définitive avec l'ordre des valeurs, à un vide, mais à ce qu'elle nomme « une orientation nouvelle de l'âme ²⁰ ». Les réflexions que Simone Weil conduit sur la notion de valeurs l'amène à faire sienne la posture d'un fragile équilibre entre le maintien d'une égale distance de toutes les valeurs et la tension permanente orientée vers l'instauration, entre elles, d'une hiérarchie jugée « vraie ». Y accéder suppose une modification selon le régime de l'être, « un changement de toute l'âme ²¹ ». Finalement, la méthode weilienne consiste à tenter une transformation de l'univers des valeurs, opérée de l'intérieur même de cet univers. Immanentes et omniprésentes, étrangères à une connaissance systématique (d'où l'importance reconnue, dans un premier temps, au souci de dresser un inventaire ²²), les valeurs ne sont pas seulement l'un des objets privilégiés de la réflexion philosophique, mais permettent encore à celle-ci de prendre conscience de ce qui la différencie d'autres démarches telles que la pensée scientifique ou politique. En dernière instance, la notion de valeur aide Simone Weil à concilier la vie et la philosophie, à inscrire le bien et le vrai dans une même recherche, à la fois réelle et spirituelle. Dans l'un de ses *Cahiers*, elle note : « La notion de valeur est ce qu'il y a de plus réel dans l'esprit de *tous* ²³ ».

Notre lecture de l'essai « Quelques réflexions autour de la notion de valeur » nous a permis de dégager un résultat qui mérite d'être souligné: pour Simone Weil, penser les valeurs consiste d'abord à exercer et à perfectionner la manière dont elle souhaite soulever les questions qu'elle juge cruciales. Réfléchir sur les valeurs lui fait mieux comprendre le rapport sous lequel elle se propose d'examiner tous les univers de savoir, de croire et de pouvoir. Toutefois, il ne s'agit pas simplement de préciser une méthode, mais encore de trouver une posture, une position. Or la position singulière à laquelle Simone Weil aspire suppose, d'une part, le retrait de tous les systèmes de valeurs, alors que, d'autre part, ce retrait ou cette désadhérence absolue est considéré – sous le nom de « détachement » – comme « la suprême valeur ²⁴ ». Paradoxalement, le lieu d'où elle cherche à dépasser les univers de valeurs, afin de pouvoir les penser, se situe au sein même de ces valeurs. Philosopher, c'est donc assumer comme référence-clé un mode de réflexion qui implique la nécessité de s'affranchir de toutes les

¹⁹ *Ibid.*, p. 58.

²⁰ *Ibid.*, p. 57.

²¹ *Ibid.*, p. 57.

²² *Ibid.*, p. 60.

²³ Simone Weil, *OC*, t. VI, vol. 1, *Cahiers* (1933-septembre 1941), Paris, Gallimard, 1994, p. 174.

²⁴ *OC*, IV, 1, p. 56.

références. Il s'agit d'un mouvement de pensée qui transcende le domaine des valeurs, tout en lui restant immanent et en le fondant de surcroît comme hiérarchie ²⁵.

Simone Weil en est persuadée: s'orienter en tant que philosophe signifie réunir deux pratiques qui paraissent exclusives l'une de l'autre : s'attacher aux valeurs et, tout ensemble, s'en éloigner; rejeter, sans les renier, tous les points de repère pour les évaluer et les ordonner; cheminer vers l'intelligible sans jamais se couper du sensible. Attentive à rapporter la réflexion philosophique à des manières concrètes de sentir et d'agir, cette double visée, tendue entre adhérence et inadhérence, s'avère étrangère à des fins assignées d'avance. Simone Weil s'attelle à la difficile tâche d'actualiser – et partant de valoriser – une démarche qui, infatigablement, transpose les connaissances acquises en transportant toujours plus loin les représentations jugées définitives. Le lieu d'où elle regarde et parle devrait en fin de compte assurer le continuuel passage entre intériorité et extériorité, attachement et détachement, objectivation concrète et abstraction subjective. Aussi sa conception philosophie est-elle une aspiration qui n'arrête pas de questionner l'homme dans son rapport mouvant à soi, à autrui et au monde ²⁶. Puisque ce mouvement s'effectue sur l'axe de la verticalité dans un ordre hiérarchique fortement axiologisé, nous comprenons que la réflexion sur les valeurs est au principe de la philosophie weilienne et en garantit la cohérence – en dépit même de la présence d'assertions contradictoires ²⁷.

PAUL VALÉRY : LE COURS DE POÉTIQUE

Le texte de Valéry n'est pas plus achevé que l'essai de Simone Weil. Il est loin de se présenter sous la forme d'un projet abouti. Excepté la leçon inaugurale ²⁸, nous ne connaissons ce cours que grâce à des notes prises par un auditeur et publiées, comme nous l'avons signalé plus haut, dans la revue *Yggdrasill*. Et même la leçon d'ouverture, qui a paru du vivant de son auteur ²⁹, garde les marques d'oralité qui sont le propre d'une conférence. Nous avons pu montrer ailleurs que le caractère inachevé du « Cours de poétique » ne s'explique ni exclusivement ni prioritairement par les circonstances particulières dans lesquelles il fut

²⁵ Le mot 'hiérarchie' est fréquemment employé dans les «Réflexions autour de la notion de valeur »; Simone Weil n'hésite pas à dire que «la hiérarchie que j'aperçois entre les valeurs est certaine», *OC*, IV, 1, p. 56.

²⁶ Simone Weil est fidèle, sur ce point, à l'enseignement de René Le Senne qui fut en 1924-25 son professeur; voir la contribution d'André Devaux, « Louis Lavelle et René Le Senne: une amitié vouée au service de l'esprit », in: *Louis Lavelle*, Actes du Colloque International organisé à Agen, du 27 au 29 sept. 1985, Agen, éd. de la Société Académique d'Agen, 1987, pp. 61-93.

²⁷ Sur la philosophie de Simone Weil, je renvoie à la revue *Les Études philosophiques*, juillet 2007-3, qui propose d'excellentes investigations conduites, entre autres, par Anissa Castel-Bouchouchi, Valérie Gérard, Robert Chenavier.

²⁸ Paul Valéry, *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1957, pp. 1340-1358.

²⁹ Elle fut publiée d'abord en plaquette, tirée pour l'auteur et les professeurs du Collège de France et, ensuite, dans *Introduction à la Poétique*, Gallimard, 1938.

professé, qu'il est, au contraire, l'expression du souci méthodologique qui ne cesse d'habiter Valéry³⁰. Au lieu d'être donnée ou trouvée par avance, la méthode est l'objet central de son enseignement au Collège de France. Valéry ne finit pas de méditer la valeur de vérité et la pertinence des hypothèses de travail qu'il formule. A y regarder de près, on s'avise cependant que l'attention portée à la méthode lui importe moins encore que l'exercice régulier de la pensée et la variation continuelle des points de vue. Valéry s'y montre intéressé à s'instruire et à perfectionner les *pouvoirs de l'esprit*. Consciente du fait que la première leçon du « Cours de poétique » n'a pas le statut d'un ouvrage terminé, nous interrogerons néanmoins, comme nous venons de le faire pour l'essai weilien, la nature de son unité et le niveau où celle-ci se manifeste.

Dès sa leçon d'ouverture, Valéry déclare vouloir privilégier le regard porté sur *l'action qui fait*³¹ ou crée, non seulement les œuvres de l'art mais, plus généralement, les *œuvres de l'esprit*³². Refusant de s'intéresser en premier lieu aux choses réalisées, se tournant en revanche vers les opérations que leur génération suppose, il valorise résolument le point de vue de la production. Or selon qu'il s'agit de celle de l'œuvre par le producteur ou de la production « d'une certaine valeur de l'œuvre³³ » par le consommateur, on a affaire, c'est la conviction intime de Valéry, à deux perspectives radicalement différentes et indépendantes l'une de l'autre. D'où la distinction rigoureuse de trois optiques qu'il établit et ne se lasse pas de réaffirmer dans de nombreux écrits: la production, l'œuvre et la consommation. Tandis que l'œuvre est pour celui qui la produit un terme *ad quem*, elle représente pour celui qui la consomme un terme *ab quo*. Loin d'être un acte passif, consommer signifie pour Valéry produire une valeur de l'œuvre et éventuellement – en fonction du mode de réception – une valeur de l'auteur.

Ce qui retient l'intérêt de l'auteur du « Cours de poétique », c'est cette production d'une – « certaine » – valeur, autrement dit, le processus de la valorisation. Plutôt que de s'arrêter à l'analyse de la valeur définitivement attribuée à une œuvre, Valéry cherche à comprendre les mécanismes qui conduisent à l'investissement d'une valeur dans un ouvrage ou un homme. Les valeurs le préoccupent aussi longtemps qu'elles témoignent des conditions et des circonstances dans lesquelles elles s'actualisent; réalisées, elles ne lui importent plus. Bref, les réflexions valéryennes se focalisent principalement sur le phénomène de l'axiologisation. De cette façon, la notion de valeur dévoile la démarche valéryenne qui consiste à vouloir toujours saisir les phénomènes dans leur genèse, au moment où ils naissent, et dans leur formation, avant qu'ils ne se cristallisent définitivement.

³⁰ Cf. Christina Vogel, « Paul Valéry : l'aventure scripturaire du 'Cours de poétique' », in : *Les brouillons 'sur' soi. Lectures génétiques & poétiques*. Actes édités sous la direction de Valentina Rădulescu, Laurent Rossion et Monica Tilea, Craiova, Editura Universitaria Craiova, 2010, p. 27.

³¹ Paul Valéry, *Œ*, I, p. 1343.

³² *Ibid.*, p. 1342.

³³ *Ibid.*, p. 1343.

Dès lors que l'angle sous lequel Valéry choisit d'aborder les questions de poétique – de « poïétique » comme il préfère les appeler – est celui de l'investissement des valeurs dans des œuvres de l'esprit, il n'est ni étonnant ni scandaleux qu'il rapproche l'ordre des valeurs de l'esprit de celui des valeurs matérielles. Sans méconnaître la nature spécifique de chacun de ces ordres, il explore la possibilité d'établir un rapport analogique entre eux dans le dessein de comprendre les opérations qui y sont en jeu. Non, Valéry ne réduit pas la vie de l'esprit à celle de la bourse. Le raisonnement analogique lui permet, en revanche, de découvrir les similitudes des procédés de production et d'échange des valeurs, indépendamment des univers dont elles relèvent. Matérielles ou immatérielles, les valeurs sont le produit d'une instance qui, en les projetant dans une chose ou une œuvre, trouve la réponse à une demande, satisfait un besoin. Persuadé que les valeurs n'existent pas en dehors d'une visée particulière, qu'elles supposent un acteur qui les investit, Valéry se concentre donc sur ce moment singulier où une offre – pour rester dans le langage économique qu'il fait sien – rencontre une demande. Selon ce modèle de représentation, les valeurs sont alternativement attribuées ou retirées et, aussi incompatibles qu'elles paraissent, résultent d'un même type d'action qui – d'un point de vue fonctionnel suffisamment abstrait – autorise à rapprocher les sphères économique, esthétique, scientifique ou autres. Que les termes aboutissants de cette action puissent recevoir des noms divers ne change rien au fait que, suivant Valéry, la production de la valeur est une opération incommensurable avec la création de l'œuvre elle-même.

Par conséquent, il mine l'idée selon laquelle il y aurait communication et échange de valeurs entre le producteur et le consommateur. En insistant sur la séparation radicale entre ces deux actants ou, comme il le dit, « systèmes », Valéry soustrait la valorisation à toute description objective, à toute explication rationnelle. Tandis que le mécanisme de la valorisation se laisse décrire par analogie à ce qui se passe à la Bourse, il serait vain d'essayer d'expliquer les raisons d'être et la nature particulière des valeurs investies. Ni la visée du producteur, ou créateur, ni l'œuvre considérée en elle-même ne permettent de prévoir les valeurs susceptibles d'être – éventuellement – actualisées. Les *Cahiers* de Valéry contiennent d'innombrables notes qui attribuent la création des valeurs à l'instance de la « sensibilité affective³⁴ » et la qualifient d'« irrationnelle³⁵ ». Cependant, on y trouve également l'aveu qu'il faudrait concevoir « le domaine des valeurs³⁶ », comme si les différentes instances, nommées *Esprit*, *Sensibilité*, *Raison*, étaient moins nettement définies et délimitées que le penseur et poète ne le souhaite.

Comme notre propos se limite à prendre en considération le « Cours de poétique », nous retiendrons le fait que la notion de valeur joue un rôle clé dans la leçon d'ouverture. Sans que

³⁴ Paul Valéry, *Cahiers* [anthologie], éd. Judith Robinson-Valéry, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », I, 1973, p. 1199. La rubrique "Sensibilité" contient un grand nombre de notes consacrées à la problématique des *valeurs*.

³⁵ Paul Valéry, *Cahiers* [anthologie], éd. Judith Robinson-Valéry, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », II, 1974, p. 388.

³⁶ *Ibid.*, p. 385.

Valéry en fasse explicitement le centre de son discours, c'est cette notion qui dévoile ce que son point de vue a d'inattendu. Car au lieu de s'inscrire dans la tradition des considérations poétiques, au lieu de se restreindre à analyser les aspects strictement liés à la création d'œuvres littéraires, Valéry élargit d'emblée le champ de ses investigations en substituant à l'attention portée aux œuvres celle dirigée vers leur production, respectivement leur réception. Quoique distincts et incomparables, ce sont les actes de produire et de recevoir – une œuvre, une valeur – qui répondent à ses préoccupations fondamentales. Tout nous porte à croire qu'en essayant de modéliser la génération des valeurs, Valéry parvenait à préciser et sa méthode et son objectif: il vise les phénomènes – quantitatifs ou qualitatifs – non sous une forme réalisée mais, au contraire, sous l'aspect de leur actualisation, focalisant l'instant de leur genèse. Aussi importe-t-il de saisir cette opération dans toutes ses dimensions. Pour lui, une chose ne possède pas de valeur mais peut en produire ou en recevoir. La cohérence du « Cours de poétique » se trouve garantie par cette optique directrice qui comprend les œuvres ou comme terme ou comme origine d'activités valorisantes.

EN GUISE DE CONCLUSION

Force nous est de reconnaître que la notion de valeur, située au croisement d'univers de discours éloignés, remplit chez Simone Weil, comme chez Paul Valéry, la fonction de découvrir et d'intégrer, non les domaines observés de prédilection, mais les manières de les regarder et de les penser. A l'une et à l'autre, elle permet de prendre conscience de la spécificité de sa démarche. Elle oblige à préciser les méthodes. Pendant que le « Cours de poétique » est l'occasion, pour Valéry, de focaliser l'acte d'investissement des valeurs dans des phénomènes plus ou moins complexes, plus ou moins subtils, les « Quelques réflexions autour de la notion de valeur » amènent Simone Weil à affirmer l'omniprésence des valeurs et à déterminer l'attitude capable de les réfléchir. En considérant le fait que les valeurs donnent un sens tant à la vie qu'à la philosophie, elle comprend la nécessité d'adopter un mode de penser qui ne cesse de transformer les systèmes de valeurs déjà établis et aspire, sans jamais y parvenir, à les transcender vers une hiérarchie fondée par-delà les apparences mensongères. Simone Weil soutient : « Mais l'ordre de valeurs établi par la réflexion n'est pas établi une fois pour toutes; l'âme ne s'y conforme que dans la mesure où elle le pense et ne le pense que par un effort de réflexion ³⁷ ». C'est la pensée comme mouvement infini d'ouverture dans le monde, comme pulsation continuelle entre vie et mort ³⁸, que la réflexion sur la notion de valeur est apte à révéler à la philosophe. Au poète, elle fait connaître le rôle central que les valorisations jouent aussi bien dans la vie psychologique que dans celle de l'esprit.

³⁷ *OC*, IV, 1, p. 58.

³⁸ *Ibid.*

Peut-être cette notion conduit-elle, en dernière analyse, et Paul Valéry et Simone Weil à ne plus savoir, à ne plus vouloir séparer les aspirations et les besoins liés à l'âme, à l'esprit et au corps. Elle est un point de repère qui donne, en les réorientant toujours à nouveau, un sens à leurs manières spécifiques de voir les choses. Également hostiles à se laisser enfermer dans un seul et unique ordre de penser et de croire, tous les deux s'essaient à la notion de valeur dans l'espoir de se libérer de positions figées et de changer de l'intérieur les relations – à l'art et à la vie, au beau et au vrai ³⁹.

³⁹ Notre étude souligne les points de convergence entre Simone Weil et Paul Valéry et nuance l'affirmation de Jean-Michel Le Lannou qui met en évidence « leur divergence fondamentale » tout en observant de nombreuses similitudes entre eux; cf. son article "Purification et décréation: Paul Valéry et Simone Weil", in: *Simone Weil et le poétique*, Paris, Éd. Kimé, 2007, pp. 201-219.